

Québec français



La vie secrète des gens heureux Le vrai mensonge

Chantale Gingras

Number 144, Winter 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/47565ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gingras, C. (2007). Review of [La vie secrète des gens heureux : le vrai mensonge]. *Québec français*, (144), 98–100.



Deux personnes pour faire un couple heureux, ce n'est pas assez.

Léo Campion, chansonnier et caricaturiste français (1905-1992)

La vie secrète des gens heureux

Le vrai mensonge

par Chantale Gingras

Stéphane Lapointe est un nouveau venu dans le 7^e art québécois. Après avoir participé à *La Course Destination Monde* (1995-1996), il a jusqu'ici surtout œuvré du côté de la télévision (co-réalisation de l'émission *Infoman* et réalisation des téléséries *Hommes en quarantaine* et *Tout sur moi*, la toute nouvelle série de Stéphane Bourguignon) avant de se consacrer au cinéma. Il y fait une belle entrée cette année avec un premier long métrage réussi, *La vie secrète des gens heureux*, une comédie romantique douce-amère dont il signe aussi le scénario.

Les gens (en apparence) heureux dont on raconte ici la vie secrète sont des banlieusards irréprochables. Il y a au départ le couple parfait de Bernard et Solange Dufresne (**Gilbert Sicotte** et **Marie Gignac**, sensibles et excellents), dont le plus grand rêve est de voir leur fils, Thomas (**Marc Paquet**, candidate à souhait), devenir à son tour un homme parfait parfaitement heureux. Bourgeois accomplis et baby-boomers confiants, Bernard et Solange ont déjà une première réussite en banque puisqu'ils ont fait de Catherine, leur fille aînée, une parfaite étudiante en médecine qui s'envole pour Lon-

dres afin de parfaire sa formation. Il ne leur reste donc qu'à aiguiller leur petit dernier, Thomas, sur la route de la réussite. Mais Thomas est comme un flou sur une photo de famille parfaite, comme une tache un peu terne sur un chandail blanc immaculé. À la veille de terminer ses études universitaires en architecture, il demeure un jeune homme terriblement timide et effacé, maladroit en tout et surtout avec les femmes. Souffrant d'un grand manque de confiance en lui, il avance sans trop savoir où il va, comme une machine défectueuse. Ses parents s'inquiètent. Et si Thomas ne réussissait pas sa vie ? Et si, à court terme, il échouait ses examens de fin d'année ? Et si... Et si... tout n'était pas *parfait* pour lui ? Ils se mettent à chercher une motivation qui pousserait Thomas à se dépasser. Ils se mettent en quête d'une carotte qu'ils pourraient agiter devant ses yeux pour le faire avancer, et dans la bonne direction. Ils voient leurs prières exaucées quand la jolie Audrey (**Catherine de Léan**, excellente) croise la route de Thomas et lui capture le cœur, lui donnant en échange un surplus d'énergie qui lui permet de compléter brillamment son projet de fin d'année à l'université. À partir de ce moment, tout va bien, tout est *parfait*.

Il était une fois des gens heureux

Ce qui fait en grande partie l'intérêt du film de Lapointe, c'est ce regard assez impitoyable qu'il porte sur le besoin incoercible qu'ont les gens de contrôler leur vie... alors que rien n'est en fait sous leur contrôle. Bernard et Solange, le couple parfait qui mène depuis 30 ans une vie à deux irréprochable et admirée de tous, sont des *control freak* qui hissent la petiteesse de leur vie au rang de réussite, qui voient dans la vacuité de leur existence comme une complexité partagée. Bernard apparaît comme un directeur d'entreprise prospère et motivé, alors qu'il est à la tête d'une manufacture de conserves qui de toute évidence l'ennuie profondément. Solange apparaît comme une femme épanouie, forte, indépendante, curieuse et érudite, alors qu'elle s'accroche désespérément à ses jeux télévisés et à sa gymnastique de questions / réponses pour éviter sa propre remise en question, pour éviter de voir le vide dont est faite sa vie. Il n'y a ici que l'apparence. Peu de vérité.

Tous deux se persuadent qu'ils vivent la meilleure relation qui soit, mais leurs désirs sont éteints. Ce n'est pas vrai, leur mariage ne dure pas depuis 30 ans ; il est déjà mort

depuis longtemps. Quand ils se couchent l'un à côté de l'autre, ils sont deux solitudes qui n'arrivent qu'à parler des rénovations qu'ils pourraient faire sur la maison. Ils font semblant de rien, ils ravalent leurs insatisfactions et se sourient gentiment... pour ne pas briser la perfection lisse de leurs illusions. Ils sont un couple séparé ensemble. Ils font chambre à part dans la même pièce.

De son côté, Thomas, en authentique fils de ses parents, se déguise en étudiant discret et appliqué, et fait semblant de croire, autant pour lui-même que pour ceux qui l'entourent, qu'il aime l'architecture alors qu'il rêve secrètement de devenir bédéiste. Falot et éternel *adulescent*, Thomas se laisse pourtant glisser dans le moule et répète, sans même sourciller : « J'adore l'architecture... en tout cas, mon père est formel là-dessus ».

Les parents de Thomas semblent si forts, si déterminés, si *en contrôle*, que Thomas se sent écrasé par leur perfection. Mais en même temps, à 23 ans, comme une sorte de Tanguy de l'âme, il reste collé à leurs jupes, à leurs idéaux, en espérant peut-être que la détermination de ses parents se transmette un jour par osmose. Mais en attendant, il n'y a rien à faire : Thomas est mal dans sa peau, il se sent résolument imparfait, comme s'il était un mauvais casting pour son propre rôle.

Et plumes au vent, plumes flottant au vent par-dessus cette noyade / Sans port d'attache²

Le film de Lapointe illustre bien le désarroi de Thomas – qui est peut-être aussi celui de toute une génération de jeunes adultes passablement inadaptés, incapables de trouver leur chemin seuls, de se dégager de la « prise en charge » parentale qui a souvent trop duré. Habités à s'en remettre totalement et invariablement à leurs parents qui leur ont amoureusement, abusivement pavé toutes les voies, plusieurs d'entre eux en viennent à ne pouvoir marcher que dans les allées toutes tracées... et dans le bonheur préfabriqué... payé à même la carte de crédit des parents.

Sans être d'une finesse absolument remarquable, la réalisation de Lapointe intègre toutefois une intéressante métaphore filée qui souligne efficacement le désir inconscient chez Thomas de se soustraire à l'influence parentale et à ses diktats aussi bienveillants que menaçants. Car chez Thomas, il ne semble y avoir que l'inconscient qui est encore lucide, vivant ; le conscient se complait totalement dans cette

vie sur mesure que ses parents lui ont dessinée. On ne remet pas en question un système qui cache ses cordes, un système qui ne semble pas être un système, et Thomas est visiblement confortable dans la cage que ses parents lui ont construite. Il est nourri, blanchi et logé – et on finit même par lui amener un beau jouet avec lequel il pourra se divertir à sa guise.

Pour appuyer la métaphore de la cage plaquée or – car l'or n'est qu'apparence, ici, – le film intègre divers plans où apparaissent des oiseaux, symboles du désir d'émancipation qui est endormi (voire ronflant) chez Thomas. Souvent, quand il bûche sur sa planche à dessin, avec plus ou moins de conviction, il lève les yeux vers un poster accroché au mur devant lui, un poster sur lequel on voit des dizaines d'oiseaux blancs prendre leur envol. La minute suivante, sa mère l'invite à venir à table et là, au cours d'un souper où il a soudain l'impression d'être invisible, tant on fait peu de cas de sa présence, on lui sert une caille... qu'il contemple un instant, légèrement perturbé, un peu comme s'il était face à un miroir déformant. Autre clin d'œil : pour se rendre à



son stage à l'École d'architecture de Chicago, il monte à bord d'un autobus de ville de la compagnie White Bird, qui est là un autre rappel, assez appuyé, il est vrai, mais tout de même efficace pour souligner l'envol de celui qui tarde à devenir adulte. Il faut dire que, dès le début du film, la métaphore était lancée. On y trouve une scène qui peut être vue comme une mise en abyme de toute l'existence de Thomas : chargé d'immortaliser le départ de sa sœur Catherine sur pellicule photo, Thomas braque son appareil sur ses parents et sa sœur, tout souriants, et à la seconde où il appuie sur le déclencheur, un pigeon passe devant l'objectif... et gâche la photo de la petite famille qui est déjà sur son départ. Thomas, dépité, y voit encore une fois une preuve de son incapacité à faire quoi que ce soit correctement. Mais le spectateur en vient rapidement à comprendre qu'il est en quelque sorte cet oiseau qui cherche à prendre son envol... et à quitter le nid³. Un oiseau qui en viendra, aussi, à ruiner le parfait portrait de famille.

Dessine-moi une vie

Futur architecte, Thomas parvient à dessiner des plans, mais n'arrive pas à tracer correctement son itinéraire, qui finit invariablement par une spirale. Ses parents, le voyant tâtonner, griffonner et sombrer sous les débris de gommes à effacer, décident de parfaire son plan. Ils saisissent son crayon à son insu et tracent une grande ligne droite, tout heureux d'avoir pu aider leur fiston dans ses devoirs. Ils bombent le torse, persuadés qu'avec cet ajout leur petit Thomas pourra construire quelque chose de bien. Mais ce plan que ses parents lui ont dessiné, c'est un *plan de nègre*, comme on dit familièrement : tout tournera au cauchemar.

Cette ligne que les parents ajoutent à la vie de leur fils, c'est Audrey, une serveuse que Bernard rencontre par hasard (car le hasard fait bien les choses... et les parents bien organisés aussi) et dont la plus grande qualité est d'être terriblement jolie. Comme dans la société de consommation où nous évoluons un chèque permet de tout acheter, le père de Thomas lui achète un amour formaté, un amour aveugle face à ses maladresses, un amour qui l'aime insignifiant et vaguement asocial comme il l'est, un amour intéressant... et intéressé.

Bernard et Solange offrent ainsi à leur fils Thomas – qu'ils appellent Tom, diminutif qui le rapetisse et l'infantilise encore davantage⁴ –

un amour-jouet qui fera de lui un homme, un « vrai ». Et plus le sourire de leur fils s'élargit, plus leur sourire à eux prend de l'expansion. Ils sourient de toutes leurs dents parfaites à ce bonheur parfait qu'ils ont forgé de leurs propres mains (et de leur chèque). Mais ils n'arrivent seulement pas à voir que l'architecture de leur propre couple comporte des vices majeurs de construction et est sur le point de s'écrouler.

Les gens fidèles ne font pas les nouvelles⁵

Cet ajout au plan de vie du fils Thomas – le bien nommé, qui n'en croira pas ses yeux ni rien – va finir par ébranler les fondations de toute la famille. Trop belle et trop sûre d'elle, Audrey se désintéresse rapidement de Thomas au profit de Bernard, son père, qui semble présenter à ses yeux plus de substance (et, on devine, plus de ressources, monétaires ou autres). Armée de ses charmes, elle entreprendra une guerre d'usure contre le père qui, pris entre deux feux (l'un brûlant, l'autre depuis longtemps éteint), abandonnera ses dernières résistances et cédera à cette nouvelle flamme... Dès lors, Bernard reconnaît que, dans la vie comme à Noël, il avait offert à son fils le cadeau qu'il aurait lui-même aimé avoir.

Le train se met alors à dérailler, là s'amorce tout le drame de cette famille : le père retrouve un regain d'énergie, les pieds trempant dans une sorte de fontaine de jouvence, l'esprit absorbé par sa propre jouissance ; la mère lance plus que jamais ses questions à la ronde, dans l'espoir un peu surréaliste que dans les quiz elle trouvera réponse à ses questions existentielles ; et le fils, Thomas, ne comprend pas pourquoi son jouet semble soudain s'être lassé de lui.

L'inévitable arrivera. Parce qu'il l'est

Solange posera à Bernard la question la plus importante qui soit, une question à laquelle, elle qui sait pourtant TOUT, est désormais incapable de répondre : « Est-ce que tu m'aimes encore ? » La réponse suivra. Aussi effroyable que prévisible.

Mais quel est le secret pour être heureux ?

Belle question, à laquelle même Solange, l'experte *ès tout*, n'a pas de réponse. À la fin du film, dans une scène vraiment trop bucolique pour être prise au sérieux, Thomas se

posera cette même question. Il dira qu'il n'en sait rien, et que probablement aucun de nous n'en sait trop rien. « S'il y avait un secret pour être heureux, dit-il, ma mère le saurait et mon père l'aurait mis en conserve pour le vendre dans les supermarchés ».

Bref, le film de Lapointe est intéressant, à plus d'un égard. Le propos est tout à fait dans l'ère du temps, une ère de vacuité sans nom, où tout propos mérite d'être entendu pour masquer le vide immense qui nous habite. Le film présente aussi une réflexion intéressante sur le culte des apparences. Sur l'obligation d'être en couple. Sur l'obligation qui nous est imposée d'être parfait, en tout. Comment et où trouver le bonheur ? À tout hasard, passez donc chez Jean Coutu : il paraît qu'on y trouve de tout.

Notes

- (2006) Réalisation et scénario : Stéphane Lapointe. Conseiller à la scénarisation : Philippe Soldevila. Avec Gilbert Sicotte, Marie Gignac, Marc Paquet et Catherine de Léan. Musique originale : Pierre Desrochers.
- Vers tirés du poème « Autre Icare », de Saint-Denys-Garneau, *Regards et jeux dans l'espace*, 1937.
- Notons aussi que le film se termine sur une chanson de Yann Perreau intitulée « Pousse-moi des ailes », ce qui souligne encore une fois, s'il était nécessaire, la métaphore déployée par le réalisateur et scénariste Stéphane Lapointe.
- Thomas semble susciter l'infantilisation : même à l'université, son professeur d'économie (interprété par Gabriel Arcand) lui verse sarcastiquement (mais silencieusement) du café quand Thomas cogne des clous en classe.
- D'après le titre du recueil de nouvelles de Nadine Bismuth, publié en 2001.

Source des photos

www.christalfilms.com/officialsites/laviescretedesgensheureux/